

A LÉRIBÉ

Extrait de lettres de M. Dieterlen.

**La mort d'Escande et de Minault. — La peste bovine
et l'œuvre missionnaire.**

Léribé, 14 juillet.

Nous avons appris hier la catastrophe de Madagascar, la mort tragique d'Escande et de Minault. Quelle terrible nouvelle ! J'en suis tout secoué ; la nuit dernière, j'ai passé des heures à penser à ces deux pauvres victimes du fahavalisme, à leurs veuves et enfants, à la Société des Missions, à nous tous. A côté de la stupeur et de la douleur que causent de pareilles morts, il y a, dans mon cœur du moins, un sentiment étrange que j'ose à peine exprimer, un sentiment de fierté, de joie chrétiennes. Ces morts n'arrivent que quand il y a des déploiements de vie religieuse et de foi. Elles nous ramènent aux temps glorieux des persécutions et des martyrs. Elles sont un honneur pour l'Église de Christ, et elles la vivifient.

Les Réformateurs disaient que le sang des martyrs était le fumier dont on engraisait la vigne du Seigneur ; les anciens appelaient ce même sang « la semence de l'Église ». Et tout cela est vrai. Voilà pourquoi, tout en sentant toute la douleur, et même toute l'horreur de la mort de ces deux chers collègues, je sens aussi autre chose, qui ressemble à de la joie, et qui parle de triomphe. Il faut de l'héroïsme dans le monde ; il en faut que les hommes puissent voir. De l'héroïsme obscur et caché, il y en a, je crois, beaucoup. On en trouverait dans bien des chaumières, comme dans certains presbytères et dans des châteaux aussi. Mais celui-là reste ignoré des hommes, il ne prêche pas au monde. Il en faut qui parle, qui prêche, qui proclame : celui d'Escande et de Minault est de cette nature. Et c'est un privilège de l'œuvre des missions que de donner à l'Église l'occasion de produire des martyrs et d'en offrir le spectacle au monde.

... Comment, après cela, parler de nous et de nos petites affaires? Il faut bien y venir pourtant, puisque rien n'arrête le cours de la vie, puisque l'incendie du Bazar de la Charité et l'assassinat de nos missionnaires ne changent rien à la marche de notre existence matérielle.

Nous sommes maintenant tout entourés par la peste bovine. La station est encore indemne, mais d'un jour à l'autre nous pouvons être pincés. Lundi, j'ai couru le pays pour tâcher de trouver de la bile pour inoculer notre bétail. J'ai ouvert une vache morte et n'y ai pas trouvé ce qu'il fallait. Hier, j'ai été inoculer du bétail appartenant à Jonathan : spectacle étrange que celui de soixante noirs presque nus, s'emparant de grands bœufs sauvages, les jetant sur le sol et les entravant, pour les réduire à l'impuissance. Il y avait des luttes terribles, car ces animaux vivent et grandissent en liberté dans les pâturages des montagnes et ne sont jamais attelés. Je n'avais jamais inoculé, mais on m'avait dit comment cela se faisait.

Je me suis donc mis au travail et j'ai réussi ; cependant ma seringue fonctionnait imparfaitement, et je crains que beaucoup de mes patients n'aient pas eu la dose complète. C'est dans la peau qui leur pend au cou qu'on fait l'injection. Il faut glisser l'aiguille de la seringue entre la chair et la peau : on trouve le procédé après quelques essais, et on arrive vite à pratiquer rapidement cette petite opération. Bref, j'ai inoculé cent soixante-cinq bêtes en quatre heures, et ne me suis arrêté que quand la provision de bile a été épuisée. Je pensais être de nouveau réquisitionné aujourd'hui, mais Jonathan est reparti pour Tsikoané ! Est-il découragé ou, au fond, ne croit-il pas à l'inoculation ? Il y a chez ces noirs un tel dépôt de fatalisme et de défiance à l'égard des blancs et de leurs remèdes, et d'autre part une telle confiance dans leurs propres remèdes, qu'ils finissent toujours par retourner à leurs superstitions et par en pâtir ! Il y a des masses de Bassoutos qui refusent d'inoculer. Ils perdront tout. Pour nous, nous ne demandons qu'à inoculer ; mais les jours se passent.

J'espérais avoir de la bile de Thlotsé. On m'a fait espérer qu'on m'enverrait, ou un vétérinaire, ou de la bile. Je ne vois rien venir. Je me mettrai de nouveau en campagne demain, pour tâcher de me procurer le précieux liquide. Mais j'ai peu d'espoir. Il faut ouvrir quelquefois dix ou quinze bêtes avant de trouver ce qu'on cherche.

Tout cela est profondément ennuyeux, énervant. Mais d'ici à deux jours nous serons au clair, et nous n'aurons plus qu'une préoccupation, celle d'enterrer le bétail qui mourra, pour éviter une épidémie de typhus. Dans le Nord-Est du Transvaal, les gens meurent par centaines, et deux missionnaires berlinois ont succombé. La situation est très grave ; tout le Sud de l'Afrique est très compromis. Le Lessouto est infecté d'un bout à l'autre. Mais ceux qui ont inoculé ont gardé beaucoup de leurs bestiaux.

Le 13.

Ce matin, je me suis remis en campagne pour chercher de la bile à inoculer.

Quel malheur que cette peste bovine, qui forcément absorbe les pensées et le temps de bien des gens et vous sort de préoccupations et de travaux plus sérieux ! Être missionnaire et s'occuper d'épizooties, cela semble plus qu'une anomalie : une infidélité. Mais si on prétend ne s'intéresser qu'aux âmes des gens et pas à leurs corps, on ne gagne pas leur confiance.

Et puis, on a beau dire, on ne se résigne pas à perdre les ressources matérielles que l'on possède sans, au moins, essayer de les sauver. Je me croyais résigné à perdre mon bétail. Mais, depuis qu'on a trouvé le moyen d'en sauver une partie, ma résignation est partie et je me reproche de ne pas faire davantage pour l'arracher à la mort. Quand on ne peut rien faire, la résignation est facile. Quand on peut faire quelque chose, elle est impossible. De là mes préoccupations et mes impatiences. — Je serai au clair demain et avec quel soupir de soulagement...

Léribé, 23 août.

Hier, je suis allé dans mon annexe de Matlakeng, pour arranger une question assez difficile.

En route, nous avons vu le spectacle le plus lamentable qu'on puisse imaginer. Dans un endroit grand comme deux fois une de nos chambres, seize têtes de bétail mortes gisaient au soleil ; dans le ruisseau, il y en avait des tas de deux, trois et quatre. Et un pauvre petit veau noir, affreusement malade et maigre, se traînait tristement entre ces charognes. Nous avons compté là soixante-six animaux morts, dont beaucoup de magnifiques bœufs gras. Nous nous bouchions le nez et avions fort à faire pour tenir nos chevaux qui renâclaient et faisaient des écarts.

Comment un spectacle pareil ne frapperait-il pas l'imagination enfantine et surtout détraquée de ces pauvres noirs ! Comment n'attribueraient-ils pas cette catastrophe à la malveillance et à la sorcellerie ! A un fait contre nature, il faut trouver une cause contre nature. Et voici ce qu'on dit : « Les Anglais ont essayé de revenir et de disperser les Basoutos en voulant leur prendre leurs fusils en l'année 1880. Ils ont été chassés alors, mais ils n'ont pas renoncé à leur projet. Ils ont trouvé un énorme poisson mort sur le bord de la mer. Ils l'ont ouvert et ont vu que son fiel était très grand. Ils ont pris ce fiel et l'ont répandu dans les lacs de l'intérieur où vont boire les bêtes sauvages.

« Celles-ci ont aussi été empoisonnées ; elles ont communiqué la maladie aux bestiaux. La preuve que notre bétail est empoisonné, c'est qu'il ne veut boire que de l'eau. »

Dites-leur que le bétail des habitants du sud de l'Afrique, Anglais, Boers, Matébélés, etc., meurt comme celui des Basoutos — que ce sont les Anglais qui ont fait le possible et l'impossible pour arrêter la peste bovine ; que pareil poison n'a jamais existé ; que les Anglais sont, en réalité, les bienfaiteurs des Bassoutos... vous perdez votre temps et vos paroles.

Devant des abîmes d'ignorance et de défiance comme ceux-là, il n'y a qu'à se taire et à gémir.

... Voilà Jonathan qui m'envoie dire qu'il compte sur moi pour labourer les champs de sa mère, parce qu'elle est aussi ma mère. Soit, je ne demande pas mieux que d'aider cette excellente femme. Mais Jonathan est aussi son fils, et il a des quantités d'attelages de charrues, tandis que je n'en ai que deux, et que ces deux travaillent pour les pauvres, les veuves, les gens qui ont tout perdu. Je ne veux pas abandonner les petits pour ces grands personnages. Il s'agira d'expliquer cela à Jonathan de manière à ne pas le fâcher. Mais vraiment, ces chefs, c'est l'égoïsme incarné. Le peuple n'est rien, ils sont tout. Ce qui sauve la situation, c'est que le peuple trouve cela tout naturel et ne songe pas à se plaindre. Ils n'oseraient même pas labourer leurs propres champs, s'ils savaient que cela porte ombrage à leur seigneur et maître. Les peuples ont les rois qu'ils méritent.

A LA SÉBAPALA

Lettre de M. Pascal.

Sébapala, 11 août 1897.

Bien cher Monsieur,

J'étais tout seul à la Sébapala quand ma femme m'a écrit de Léloaleng pour m'annoncer en peu de lignes l'affreuse nouvelle de l'assassinat d'Escande et de M. Minault. C'était dimanche, et j'allais entrer à l'église pour le service du matin. Je pensais au texte auquel je n'ai cessé de réfléchir depuis que vous l'avez développé dans une prédication au Saint-Esprit : « Vous n'êtes point à vous-mêmes ». Escande, à peine rentré du Sénégal, s'offrant pour Madagascar, mourant en allant apporter la Parole de vie à des gens qu'il devait à nouveau quitter, montre jusqu'à quel point il avait accepté sans réserve le droit de propriété que Dieu doit avoir sur